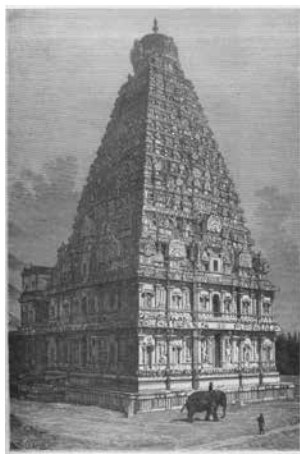


Libretto

ÉMILE GUIMET

HUIT JOURS AUX INDES

récit



Libretto

© Éditions Phébus, Paris, 2007.

ISBN : 978-2-36914-274-4

Émile Guimet est né à Lyon en 1836. En 1860, il hérite de l'entreprise de son père, Pêchiney, également créateur du bleu outremer artificiel (le « bleu Guimet »). Touche-à-tout et érudit, Émile Guimet est un musicien accompli et surtout un voyageur dans l'âme. Les illustrés qu'il publie font bientôt de lui l'un des personnages incontournables de la vie culturelle française. Il décède l'année de ses quatre-vingt-deux ans. Émile Guimet est principalement connu pour être le cofondateur et vice-président de la Société franco-japonaise de Paris, mais surtout le père du musée d'histoire naturelle Guimet à Lyon et du très renommé musée national des Arts asiatiques à Paris.

COLOMBO

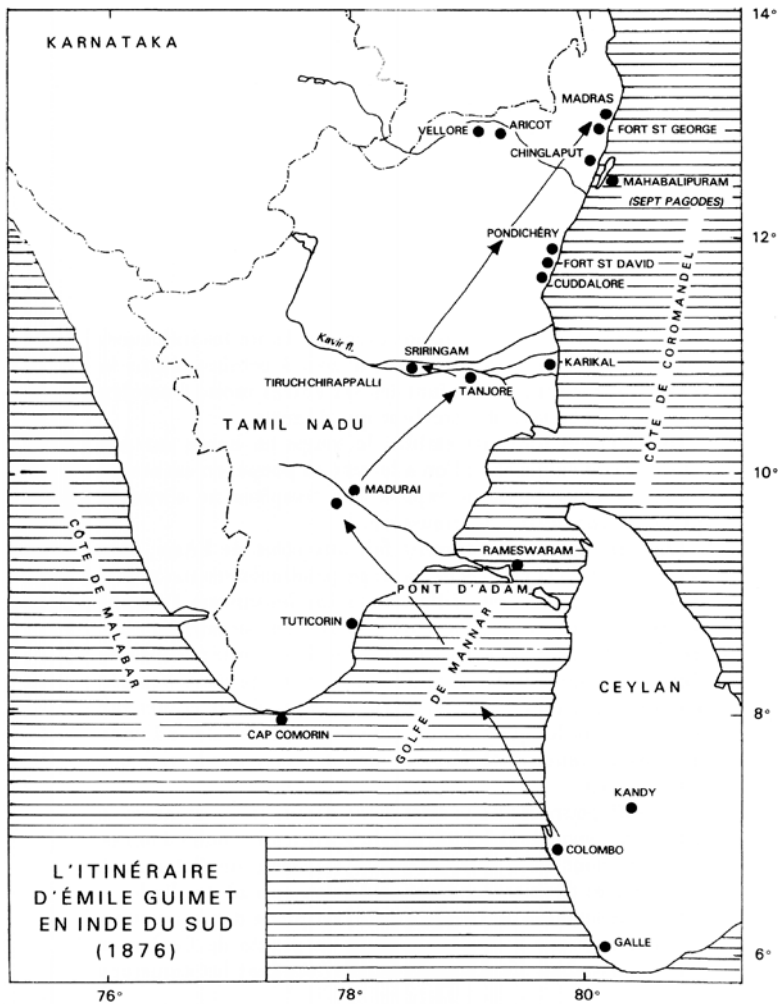
Les mers des Indes subissent avec régularité les influences des moussons. Pendant six mois, d'avril à octobre, règne le vent du sud-ouest, et pendant les six autres mois, d'octobre à avril, c'est le vent du nord-est qui domine.

Une fois ces courants établis, le temps en haute mer est relativement calme et, si l'on a le vent en poupe, on est assuré d'une traversée facile et rapide. Les tempêtes ne sévissent qu'aux changements de moussons.

Mais ce régime de courants fait aux côtes de l'Asie, particulièrement aux rivages qui sont perpendiculaires aux moussons, des conditions très différentes selon les saisons. Pendant six mois les côtes de l'est sont à l'abri, les mouillages sont faciles et le cabotage sans danger. Pendant l'autre moitié de l'année, les vents ne donnent pas un moment de répit; l'entrée des ports est dangereuse; les bateaux sont toujours rejetés sur les côtes. Tandis que tout un côté de la péninsule indienne est dans la tranquillité, l'autre côté est ravagé par la violence des courants.

Et voilà pourquoi nous attendions depuis trois semaines le bateau qui, venu de Calcutta, devait, après avoir doublé Galle, nous faire faire la petite traversée de Colombo à Tuticorin et nous transporter de Ceylan au sud de l'Inde.

Chaque semaine un bateau quitte la capitale des possessions anglaises, touche à Madras, double la pointe de Ceylan



et arrive à Bombay. Le difficile pour lui pendant les moussons nord-est est d'arriver sans encombre à Galle. Or voilà trois semaines de suite que le service a été interrompu par des naufrages.

Pourtant on vient de nous apprendre que le *Goa* est en vue, et Régamey¹ et moi nous nous préparons à partir.

La première personne que nous rencontrons sur le pont du navire, c'est *le Père*. Les voyageurs sont comme les oiseaux de passage, ils suivent les courants, et chaque globe-trotter qui a la prétention d'accomplir tout seul le tour du monde se trouve forcément faire partie d'une bande qui profite de la mousson. *Le Père* est de la bande dont nous sommes nous-mêmes. Nous l'avons entrevu au Japon, nous l'avons rencontré à Shanghai, nous l'avons retrouvé à Hong Kong. Naviguant ensemble jusqu'à Ceylan, nous avons pris congé de lui à Galle, mais à Colombo il était à la table d'hôte et le voilà comme nous en route pour Tuticorin. C'est un missionnaire italien qui pendant de longues années a été curé de village au pays des Peaux-Rouges. Il rentre chez lui en prenant un peu le chemin de l'école.

La seconde personne que nous trouvons à bord, c'est le secrétaire du gouverneur de Ceylan. On dirait que ce jeune Anglais s'est institué notre providence. Il nous suit comme un ange gardien, et sa connaissance du pays, sa complaisance inépuisable, son autorité administrative viennent à chaque pas nous faciliter le voyage.

Nous dînions un soir à Kandy, chez le gouverneur de Ceylan, dans ce splendide palais que les Anglais ont élevé en plein paradis terrestre. J'eus l'idée de profiter de l'occasion

1. Régamey (Félix, 1844-1907). Ce peintre voyageur visita le Japon, d'où il rapporta ses *Cérémonies religieuses*, peintes d'après nature (musée Guimet, Paris). Il accompagna Guimet aux Indes, pour lever une foule de dessins d'après nature. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'éditeur.*)

pour demander à ce haut fonctionnaire des lettres d'introduction pour ses collègues des Indes. Mais il paraît que ma proposition n'était pas correcte, d'abord parce que je n'avais pas été présenté officiellement au gouverneur, dont le hasard seul m'avait fait faire la connaissance, et puis parce que les gouverneurs n'aiment pas trop à se mêler aux affaires des autres gouverneurs. Si bien que, à ma question, notre hôte répondit en parlant d'autre chose.

Mais un instant après il s'adressa à son secrétaire :

– C'est la semaine prochaine que vous allez voir votre parent de Madurai, n'est-ce pas, monsieur ?

Étonnement du secrétaire.

– Eh bien alors, vous allez faire route avec ces messieurs.

Le secrétaire s'inclina. Il avait compris.

Nous aussi.

Et c'est ainsi que le « hasard » avait amené le secrétaire du gouverneur à bord du *Goa*.

Le bateau est littéralement pris d'assaut par des Tamouls qui retournent aux Indes après avoir travaillé à Ceylan dans les cultures du café. Car les Cingalais ne s'occupent pas d'agriculture. Je me demande encore de quoi ils vivent.

Le café se récolte dans l'île en grande quantité, quoique les terrains qui le produisent soient assez difficiles à trouver. La plante ne pousse que dans les régions élevées, et il lui faut des conditions spéciales d'orientation. Lorsqu'un particulier a trouvé un *climat* à café, il demande une concession au gouvernement, puis il va aux Indes chercher des Tamouls. Il revient avec une armée de travailleurs qui défrichent, plantent, sarclent et cultivent pendant quatre mois. Ce sont, pour ces ouvriers, les mois bénis, les mois heureux ; ils travaillent, c'est vrai, mais ils gagnent de l'argent, se nourrissent bien, engraisent, s'habillent à neuf et font des économies. Ils emportent ordinairement dans leur pays de quoi vivre quatre mois. Après quoi ils maigrissent, usent leurs habits, meurent

de faim en attendant une nouvelle saison de travail. Et c'est chaque année ainsi : quatre mois de travail et de bonne nourriture, quatre mois de paresse et d'aisance, quatre mois de misère et de souffrance.

Les Tamouls qui envahissent le *Goa* sont dans la période d'engraissement. Ils sont aussi replets qu'un Tamoul peut l'être : c'est-à-dire qu'on ne voit pas trop leur charpente osseuse. Leur peau noire comme celle des Nubiens fait ressortir la blancheur des étoffes qui les couvrent à peine, car pour eux le costume est un ornement plutôt qu'une nécessité ; un *langouti*, un turban, et l'homme est habillé ; mais quelques draperies légères entourant les reins ou couvrant les épaules sont un agrément qui témoigne l'aisance. Les femmes, en plus, ont des bijoux aux mains, aux pieds, aux oreilles, au nez.

Cette foule étrange se case peu à peu dans les entreponts. Tous s'accroupissent les uns à côté des autres. Quand on croit la chambrée pleine, un contremaître donne l'ordre de se serrer et l'on trouve à placer encore une centaine d'ouvriers.

Les barques remplies de ces travailleurs ne cessent d'accoster le navire. La masse bariolée monte toujours comme des flots et s'écoule silencieuse dans les recoins sombres. Il y a encore des vides dans les soutes, dans la cale, dans le spardeck. Cela peut durer longtemps.

En attendant que le bateau soit en état de lever l'ancre, nous dînons sur le pont.

Le repas fini, il est sept heures, la nuit arrive et les Tamouls ne cessent de grimper aux échelles et de disparaître dans les flancs du navire.

Enfin, le capitaine a dit un mot, fait un geste ; on ferme le bastingage, il y a sept cents Tamouls à bord, c'est suffisant. Ceux qui ne peuvent être embarqués accueillent le refus par un formidable hourra de joie : c'est leur manière de témoigner leur mécontentement.

Pour ces peuplades depuis si longtemps asservies, tout

ordre est un honneur, et le Tamoul est toujours prêt à remercier la main qui le frappe.

Ces races noires habitent particulièrement les côtes du Malabar et vivent resserrées entre la mer et la chaîne de montagnes qui longe le littoral. Leur origine est évidemment africaine. Les moussons d'été, le grand courant marin qui part de Madagascar et arrive aux Indes, courant fort judicieusement appelé par les Anglais *Malabar current*, toutes ces circulations naturelles ont rejeté sur la péninsule indienne ces hommes de l'Afrique. Les croisements, les contacts de mœurs différentes, les habitudes modifiées par les gouvernements n'ont pas réussi à effacer de ces êtres le type nubien.

Car il ne faut pas croire que ces mers aux fonctions régulières n'aient pas été sillonnées, dès la plus haute Antiquité, par les peuplades primitives. Aussitôt que l'homme a pu creuser un tronc d'arbre et s'en faire un canot, volontairement ou involontairement, bon gré mal gré, il a dû suivre les courants et reconnaître qu'il avait dans les moussons un *indicateur de la navigation* tout trouvé, avec service d'été pour l'aller et service d'hiver pour le retour. Les peuples les plus éloignés se sont connus, sont devenus amis ou ennemis et, selon les cas, ont été appelés à faire le commerce ou la guerre et à revenir périodiquement se battre ou échanger des produits.

Si l'histoire est muette à ce sujet, tant pis pour l'histoire!

Les marins au tronc d'arbre n'ont pas attendu les historiens pour s'élancer sur l'océan.

Et tenez, ce sont encore des troncs d'arbres qui servent de barques aux Cingalais et aux Malabars. Voyez ces canots rapides qui parcourent le port de Colombo, un figuier creusé, surmonté de deux madriers posés sur champ, un mât garni d'une toile mal tissée que le navigateur est obligé d'arroser fréquemment pour que le vent ne passe pas à travers, et, pour compléter l'équipement, un bambou horizontal retenu par des ficelles et sur lequel un des hommes de l'équipage s'avance

pour faire contrepoids à la voile gonflée et empêcher le canot de chavirer. Ces barques vont en pleine mer et font des traversées de plusieurs jours. Combien de peuplades africaines ont des embarcations identiques ?

Pourtant nous ne partons pas. Allons dormir!... si les insectes de toutes grosseurs qui pullulent dans les cabines veulent bien nous le permettre.

Pendant la nuit nous traversons le bras de mer qui sépare l'île de Ceylan de la presqu'île indienne. C'est dans ces parages que le poète Valmiki a placé un des épisodes les plus importants du *Ramayana* : l'armée des singes divins traversant le détroit pour envahir la ville de Lanka, demeure du mauvais génie qui détenait dans son sérail la belle Sita, épouse de Rama.

Rama est l'incarnation d'une moitié de Vishnou ; c'est un quart de dieu ; sa naissance est suscitée par l'Olympe entier qui veut se venger du terrible Ravana, esprit des ténèbres. Rama est donc plutôt le sauveur des dieux que le sauveur des hommes ; mais quel exemple d'une morale merveilleuse il donne aux humains, comme Achille, comme Ménélas, dont il partage les infortunes ; c'est un héros puissant et courageux, mais c'est surtout un héros vertueux, on pourrait dire un héros chrétien, tant les sentiments de dévouement et d'amour du prochain éclairent toutes ses actions.

Du reste, dans le *Ramayana*, au milieu des prodiges incessants de la fantaisie orientale, la piété et la vertu dominent cette étrange *Iliade*. Il n'y a pas jusqu'aux démons eux-mêmes qui ne donnent souvent des preuves d'une intégrité touchante.

Avant de s'attaquer à Ravana, Rama a son *Odyssée* ; il parcourt le monde, ou les mondes, et, chemin faisant, rend quelques services aux dieux qu'il est venu sauver. Ces pauvres dieux de l'Olympe brahmanique, il n'y a pas de malheurs qui ne leur arrivent ; s'ils n'avaient de temps en temps de saints anachorètes ou des quarts de dieu pour les tirer d'affaire, ils

joueraient vraiment un triste rôle. La puissance de la vertu humaine est une caractéristique des religions indiennes ; la responsabilité de l'homme est telle que les actes humains suffisent à perdre ou à sauver l'univers.

Et c'est ainsi que, le mal devenant de plus en plus puissant, les dieux sont un beau jour chassés du ciel par le démon Bali. Mais Vishnou, incarné en nain pauvre et mendiant, en fait son affaire, il demande au génie trois pas de terre. Celui-ci accorde l'aumône sans rien soupçonner ; le dieu mesure aussitôt les trois mondes en trois pas, les rend aux dieux et réduit le démon à la seule habitation des enfers.

C'est un service analogue que Rama doit rendre à l'Olympe en combattant Ravana ; pour détruire la troupe innombrable des génies nocturnes il lui faut une armée, et les dieux imaginent de créer des singes gigantesques.

Quel mythe, quelle allégorie se cache sous cette forme bizarre ? Ces singes doivent être les courants aériens. Hanouman, le plus brillant et par sa sagesse et par sa force, est formellement appelé « fils du vent ». Les effets produits par la marche de cette armée simienne sont bien les résultats produits par les typhons des tropiques. C'étaient d'héroïques singes, capables de se métamorphoser comme ils voulaient. Excités par le désir d'arracher la vie à Ravana, le monstre aux dix têtes, les dieux firent naître à milliers ces *orangs* aux formes changeantes, impétueux comme une masse de nuées orageuses, à la force sans mesure, à la voix formidable comme le bruit du tonnerre, avec le corps vigoureux des lions, la stature des éléphants ou même la hauteur des montagnes. Ils lançaient des pics de rochers en guise de javelot et combattaient avec de grands arbres qui leur servaient de massues.

Les ongles et les dents étaient pour eux d'autres armes non moins terribles. Ces demi-dieux robustes auraient pu secouer une montagne, déraciner les arbres géants,

troubler en un instant les bassins profonds de la mer et briser la terre dans leurs bras. On les aurait vus s'élan- cer dans les airs, et marchant ou bondissant sur le sol des cieux, en précipiter les nuages ; ils eussent arrêté des éléphants furieux en pleine course au milieu des bois.

Avant d'attaquer Lanka, le roi des singes envoie Hanouman en éclaireur. Le héros simien doit d'un seul bond traverser le détroit. Pour prendre son élan, il gravit le mont Mahendra dont la cime « baise » le ciel, et sur ce sommet le géant brillait avec son éclatante splendeur comme une seconde montagne élevée sur la première. Quand le singe pressa de ses deux pieds la noble montagne, elle poussa un mugissement : tel, dans sa colère, un grand éléphant qu'un lion a blessé. Le mont pressé comme une éponge sous le talon d'Hanouman laisse échapper des sources de toutes parts. Les hauteurs brisées vomissent des ruisseaux d'écume ; les éléphants tremblent, la tige des grands arbres est secouée. Écrasés dans le creux des rochers, les serpents au venin mortel jettent de leur gueule une flamme épouvantable.

Les oiseaux effarouchés s'envolent en poussant de grands cris, et la haute montagne subit un vaste éboulement de ses rochers et de ses larges cimes. Du même coup les fleurs tombent de la tête fleurie des arbres et couvrent le sol, qui devient rose, orange et bleu.

Dans son élan le vaste singe entraîne avec ses jambes les palmiers, les ficus immenses, les santals aux mille fleurs, et la forêt semble bondir avec lui. Couvert des fleurs arrachées par son impétuosité, le corps du quadrumane brille comme le firmament aux heures où la nuit y sème les étoiles d'or. Ses deux bras allongés dans les champs du ciel resplendent pareils à deux cimenterres, ou semblables à deux serpents vêtus d'une peau nouvelle. Sur la face de ce prince des troupeaux à la prunelle jaune et noir, deux grands yeux ronds

luisent comme deux planètes. Tandis que ce lion des singes plane sur la mer, le vent s'engouffre sous ses vastes aisselles avec un bruit de tonnerre. Sa queue, balancée avec majesté, brille dans le ciel comme un drapeau déployé. À la place rouge enflammé de sa croupe, le grand Hanouman resplendit comme la tranchée d'une montagne de minerais d'or. Et les troupes d'oiseaux étonnés forment autour de son corps des guirlandes ailées.

À la vue de ce tigre simien, les ondes entrent en furie, soulevées par l'air qu'il déplace. Les reptiles de la mer, les poissons monstrueux se précipitent affolés. Et la grande ombre qui suit le fils du vent se dessine sur les ondes blanchies comme une file de nuages noirs dans un ciel clair.

Arrivé au rivage ultérieur, le singe immense admire le paysage cingalais : le sol tapissé de jeune gazon d'un vert azuré, les forêts diverses, embaumées du parfum des arbres en fleurs, les montagnes couvertes de grands végétaux, les bois fleuris de pins à longues feuilles, de dattiers, de manguiers, de nucléas, d'ébéniers montagnards et de lauriers-roses odorants, tous cachés sous le poids de leurs fleurs entrouvertes ou épanouies. Il voyait des arbres, la tête balancée par le vent et les branches pleines d'oiseaux, des étangs remplis de canards et de cygnes, couverts de lotus roses et de bleus nêlombos.

Derrière la verdure profonde il aperçut Lanka debout sur le front d'une montagne ; elle semblait nager dans le firmament, ceinte de tous côtés, en haut par les masses blanches de ses remparts, en bas par des fossés remplis d'eaux profondes et intarissables, pavoisée d'étendards et de drapeaux, ornée de balcons de cristal ou d'or. Du sol même des fortifications jaillissaient des colonnes d'émeraude et de lapis-lazuli. Des centaines de belvédères dominaient le faite des maisons.

Ici l'imagination indienne se donne libre carrière pour décrire les splendeurs éblouissantes de la ville des démons qui, comme toutes les villes brahmaniques, a ses prêtres et

ses pénitents qui font des prières, chantent des hymnes et lisent les Veda. Le bruit des cérémonies religieuses se mêle au barrit des éléphants, aux cris des soldats et aux rumeurs des orgies. Lanka n'est donc qu'une ville indienne quelconque où des êtres monstrueux et difformes se mêlent à la population et où les maisons sont en pierres précieuses, en or brillant, en perles étincelantes.

Pour ne pas être reconnu, Hanouman diminue son corps, se réduit aux proportions d'un singe ordinaire et attend la nuit pour parcourir les palais et découvrir l'habitation de Ravana où doit être prisonnière la belle Sita.

Il aperçoit enfin un char immense qui est une ville avec ses rues et ses palais, ses cours et ses jardins, ses dômes et ses clochers en haut desquels on entend le « rire » des étendards flottants. C'est le palais de Ravana, plus brillant, plus scintillant que tout le reste de la ville de Lanka.

Ce char avec ses splendeurs caractérise bien une constellation, qui sera encore mieux déterminée quand le poète nous dira que les pléiades de femmes merveilleuses qui entourent le monstre aux dix têtes sont les étoiles filantes tombées du ciel.

Le noble singe trouva Ravana dans son sérail, dormant de ses dix sommeils après les fatigues du plaisir. Les bras multiples de l'être colossal, rougis de santal, sont étendus sur les coussins comme des boas repus.

Des centaines de femmes ravissantes dorment autour de lui. On croirait voir un lac couvert de fleurs de lotus. L'auteur décrit les groupes : les musiciennes étreignant dans leur sommeil les harpes ou les timbales énormes, ou les mains posées sur les tambours font osciller dans le rêve les perles de leurs bras. Les fines tuniques agitées par le souffle des dormeuses vont et viennent, secouées sur les visages. Sur des cymbales, des guitares, des sièges, des lits magnifiques et de riches tapis, les femmes dorment fatiguées des jeux, du chant ou de la danse. D'autres, un bras mis sous la tête, et posées sur

de fins tissus, sommeillent, parées de bracelets d'or ou de coquillages. Celle-ci dort sur l'estomac d'une autre, celle-là sur le sein de la première ; elles ont pour oreillers les flancs, les hanches, le dos les unes des autres. C'est « une guirlande tressée de femmes, guirlande aussi brillante qu'au mois de madhava¹, un bouquet de lianes en fleur autour duquel voltigent les abeilles enivrées ». Hanouman finit par découvrir Sita, qui a résisté à l'amour de Ravana. Il remet à la belle princesse l'anneau de son époux et va rejoindre ce dernier en faisant pour traverser à nouveau le détroit un bond aussi prodigieux que la première fois. Alors s'ébranle l'armée des singes qui, n'ayant pas tous la vigueur du « fils du vent », sont obligés pour traverser la mer de faire une chaussée gigantesque. Sougriva, le roi des singes, donne les ordres : « Les montagnes, dit-il, et les arbres, et les lianes, et les arbrisseaux même, apportez ici tout promptement. » Le singe Nala est le grand architecte, l'ingénieur en chef, c'est dans ses mains qu'on vient déposer les crêtes de montagnes ou des roches luisantes d'or, et d'autres singes sous ses ordres élèvent ce môle de la mer avec des monts gros comme des villes et des arbres encore tout parés de fleurs et d'où les oiseaux s'échappent avec effroi.

La mer émue, troublée, semblait ivre et comme affolée par ces milliers de travailleurs construisant à la hâte cette longue jetée. Enfin la digue est terminée et brille comme la « raie de chair » qui partage les cheveux sur le milieu de la tête.

Il fallut un mois pour que la multitude des singes pût passer entièrement d'une rive à l'autre, et, quand l'armée simienne fut rassemblée sur le rivage de Ceylan, on aurait dit une autre mer aux ondes jaunes de miel. Alors commença la lutte héroïque, le combat terrible et interminable des singes

1. Mois correspondant à janvier-février selon le calendrier lunaire vaiṣṇava.

contre les démons noctivagues, de Rama contre Ravana, lutte qui se termine naturellement par la mort du monstre aux dix têtes. Mais pour avoir une idée de ces efforts gigantesques, de ces traits de courage et de dévouement, de ces incidents fantastiques, de ces transformations féeriques, de cet immense et poétique cataclysme produit par le choc des combattants surhumains, il faut lire le *Ramayana*, le merveilleux poème de Valmiki.

On voit encore entre l'Inde et Ceylan une succession d'îles, d'îlots, de bancs de sable et de pointes de rochers ; au moment où les singes construisaient leur ouvrage, les dieux s'écrièrent : « Tant que cette mer vivra, elle conservera le nom du héros pour lequel on jeta ce môle énorme ! » Et en effet maintenant encore cette succession d'écueils s'appelle le *pont de Rama*, malgré les musulmans, nouveaux venus, qui veulent que ce soit le *pont d'Adam*.

C'est là que tous les ans, au mois de janvier, se fait la pêche des perles. Outre les riches marchands qui viennent acheter au hasard les tas d'huîtres perlières dont chacun peut valoir zéro ou vingt mille francs, il y a un grand concours de pèlerins venus pour pêcher les coquilles sacrées appelées *xanxus* qui ont ordinairement leur volute dirigée de droite à gauche, mais ils espèrent en trouver une qui doit avoir ses volutes dirigées de gauche à droite, car c'est dans une semblable coquille qu'un des compagnons de Rama se réfugia pour échapper pendant la lutte à un démon qui allait le dévorer.

On trouve parfois de ces *xanxus* sénestres ; ils se vendent souvent mille francs pièce, quoiqu'on n'y ait jamais rencontré le divin prisonnier, l'infortuné compagnon de Rama qu'on cherche à délivrer.

TUTICORIN

Le lendemain, la mer est houleuse ; on se lève tard, on déjeune peu. À onze heures le bateau s'arrête ; on est arrivé. Mais on ne voit que la mer. Pourtant à l'horizon on aperçoit une rangée de petites maisons : c'est Tuticorin.

Le port de Tuticorin n'est pas un port. Le bateau est mouillé à six milles de la ville, et c'est toute une flotte de petites barques à voile qui prennent d'assaut le *Goa*, pour opérer le débarquement des Tamouls.

Pour nous, notre grandeur nous attache au navire. Il ne serait pas décent pour des gentlemen de se risquer dans ces embarcations populaires. On a télégraphié de Colombo pour que la compagnie du bateau envoie une chaloupe, et nous attendons.

Le temps passe, le *Goa* se vide et notre chaloupe n'arrive pas. Ce serait peut-être le cas de s'impatienter, mais à quoi bon ?

Le train pour Madurai est manqué et nous avons jusqu'à demain matin pour visiter la ville, qui d'ici paraît des moins intéressantes.

Enfin voici la chaloupe officielle. Il est cinq heures du soir ! La chaloupe officielle est remplie de marchandises, elle ne quittera le *Goa* qu'après avoir pris d'autres marchandises, total : trois ou quatre heures au moins. Nous nous regardons avec stupeur.

C'est une chose curieuse que les Anglais, toujours si pressés à Londres, semblent avoir beaucoup trop de temps de reste dans leurs colonies.

Notre parti est vite pris. Nous faisons un signe à une des nombreuses barques à Tamouls, et, une heure après, nous sommes reçus au bungalow du gouvernement. Rien que cela !

C'est la première fois que nous avons à utiliser ce genre d'hospitalité. Tout le monde connaît ce système d'hôtelleries que les Anglais ont semées sur les routes des Indes.

Un vaste bâtiment gardé par un indigène est mis à la disposition des voyageurs européens. Mais on n'y trouve ni lit, ni linge, ni table, ni chaise, ni pain, ni cuisine. Cela rappelle tout à fait les *posadas* espagnoles du temps des muletiers. Néanmoins ces sortes de caravansérails rendaient des services aux familles anglaises qui voyageaient dans l'Inde, suivies d'une armée de domestiques emportant avec eux dans des malles gigantesques tout leur confort, ou plutôt les moyens de satisfaire leurs habitudes invétérées. À chaque étape la caravane s'arrêtait, envahissait le bungalow. On déballait les matelas, les chaises pliantes, les tables à charnières, les berceaux des enfants, les boîtes de conserve, le thé, le brandy, les romans de Walter Scott, la pharmacie et le jeu d'échecs.

La nuit terminée, l'armée des domestiques indigènes remettait tout dans les malles, que les chameaux, les éléphants ou les Tamouls transportaient jusqu'au bungalow voisin. C'était la vie des nomades moins la tente, remplacée par une maison.

Mais maintenant que les chemins de fer indiens attirent de nouvelles classes de touristes, les mœurs vont changer et changent déjà.

On nous dit que les dames anglaises, qui sont forcées de voyager avec beaucoup d'accessoires, se servent encore volontiers du bungalow.

Nous qui ne sommes pas des dames anglaises et qui ne

portons dans nos modestes valises aucun des meubles, aucune des provisions indispensables au bungalow, nous demandons si les commis voyageurs d'Europe n'ont pas encore fait leur apparition à Tuticorin et si ces remplaçants des antiques caravanes n'ont pas imaginé et fait créer quelque moyen pratique de ne pas mourir de faim, de sommeil, ou même de froid, car l'air de la mer est très vif et nous sommes au milieu de janvier.

On nous parle d'un hôtel portugais, et nous quittons sans regrets le bungalow du gouvernement.

L'hôtel est une cabane basse composée de trois pièces : un vestibule, une salle à manger et une chambre à coucher. Hélas ! organisation tropicale, tout pour les courants d'air ! Les lits n'ont pas de matelas et n'ont qu'un drap en fait de couverture. Franchement on gèle. Enfin nous finirons peut-être par nous habituer au confortable anglais ou portugais.

On essaye de nous donner à dîner. Le maître d'hôtel se multiplie. Il ouvre au hasard des boîtes de conserve, débouche des fioles de sauces anglaises et mélange tout ça au coup d'œil comme un peintre qui prépare ses couleurs.

Le résultat est complètement nauséabond et immangeable. Heureusement il y a un poulet qui noircit à la fumée depuis qu'on nous a vus entrer. Le poulet, trop cuit et pas salé, peut néanmoins être consommé. Pour terminer la fête on apporte avec solennité une sorte de paquet noir et gras et l'on nous certifie que cela se mange. Nous mettons quelques précautions à goûter ce mets indigène, mais sur ce mot l'hôtelier proteste et déclare que c'est un plat anglais. Enfin, à force d'analyser, non sans quelques haut-le-cœur, ce mortier au goût rance, nous reconnaissons qu'on nous a servi une intention de pudding, tentative culinaire louable, mais qui n'a malheureusement pas été couronnée de succès.

Le lendemain, le froid nous réveille de bonne heure et nous nous élançons à travers la ville, qui paraît à peine sortie du sommeil matinal.

À l'abri de grands arbres se repose une caravane de petits bœufs indiens aux cornes élégantes, au museau fin et posédant comme ornement naturel au-dessus des épaules une fort jolie petite bosse en forme de bonnet phrygien.

Les conducteurs dorment encore dans des postures raidies et contournées. La maigreur de leurs membres à demi nus tient du cadavre, leur peau bituminée rappelle le corps embaumé ; on croirait voir les victimes du Vésuve, telles qu'on les trouve dans leurs poses désespérées, ensevelies depuis des siècles sous la cendre durcie, ou mieux, une collection de momies péruviennes à attitude repliée, posées sur le sol au hasard de la fouille, encore couvertes des lambeaux de linceuls blancs qui les ornaient.

Les momies tressaillent, ouvrent les yeux, bâillent, s'étirent, éternuent, semblent secouer les siècles qui pèsent sur elles, se dressent enfin, rassemblent sur leurs bras grelottants les étoffes du sépulcre et s'accroupissent en plein soleil afin que la chaleur complète la résurrection.

Sur le bord du chemin est un dolmen en pierres brutes. J'ai souvent entendu parler des monuments mégalithiques des Indes. Est-ce que je me trouverais en présence d'un spécimen de l'art préhistorique ?

Non. Ce dolmen est simplement un reposoir, un portefardeau. Tout le long des chemins indiens, de distance en distance, se trouvent de ces sortes de monuments, faits en pierres pour que la chaleur humide ne les pourrisse pas, érigés sous de grands arbres pour que les portefaix puissent se reposer à l'ombre, et assez élevés pour que le fardeau ordinairement tenu sur la tête puisse se déposer et se reprendre sans que le porteur ou la porteuse ait à se baisser.

Je suis persuadé que ces sortes d'arcs de triomphe plantés dans la campagne ont dû intriguer plus d'un archéologue. Mais, au fait, est-ce que les fameux dolmens des Indes ne seraient pas... ?

Trêve aux suppositions faites sans preuve, et continuons notre route.

Voici la cathédrale catholique. Tuticorin, possédé tour à tour par les Portugais, les Hollandais et les Anglais, compte un grand nombre de chrétiens. On n'y trouve pas du tout de bouddhistes, et la population qui n'est pas catholique est brahmanique.

L'église est recouverte d'un badigeon de chaux tellement blanc qu'elle semble être en neige. Ce lait calcaire a été renouvelé si souvent que les nombreuses allégories sculptées sur la façade sont à peine reconnaissables ; les grandes figures seules font saillie et peuvent être indiquées sur le croquis que fait Régamey ; leur allure mouvementée semble inspirée des dieux dansants que l'Inde aime à reproduire.

Le style, du XVIII^e siècle, est un compromis entre le chirurgical particulier à l'Espagne et au Portugal et certains détails des temples hindous. La disposition de chapelles autour d'une cour rappelle aussi l'ordonnance des constructions brahmaniques. Et pour compléter la ressemblance, dans un coin de la cour un immense chariot en bois massif, porté sur des roues épaisses et affectant la forme d'une pyramide renversée, est identique d'aspect avec les chars indiens qu'on voit à la porte des temples et qui sont destinés à promener par la ville les statues de Kali ou de Vishnou. Le char que nous avons sous les yeux sert, le jour de la Fête-Dieu, à porter processionnellement le Saint-Sacrement.

Cette confusion de détails catholiques et brahmaniques, ce mélange d'apparences puisées à des sources si différentes, me rappelle l'erreur dans laquelle tomba Vasco de Gama au moment où il venait de découvrir les Indes et qu'il entra pour la première fois dans un temple hindou.

Vasco et ses compagnons, tout en cherchant des voies géographiques, étaient préoccupés de l'idée que les Indes avaient de nombreuses populations chrétiennes qui les aideraient

puissamment à faire le commerce des produits de l'Orient. «Nous cherchons des épices et des chrétiens», disaient-ils tout le long de la route aux indigènes dont ils découvraient les pays. Le fait que saint Thomas avait évangélisé les Indes et la légende d'un certain «prestre Jean», qu'ils devaient rencontrer, les entretenaient dans cette illusion de pouvoir découvrir en Orient des peuples chrétiens.

À leur grand étonnement ils trouvèrent beaucoup de musulmans, soit sur les côtes d'Afrique, soit sur les côtes d'Asie. Ce n'était pas tout à fait leur affaire, au contraire, car le Portugal très chrétien était en guerre incessante avec les Maures. Néanmoins ils en profitèrent pour utiliser des interprètes qui parlaient l'arabe, langue connue des Portugais.

Mais lorsque, débarqués à Calicut, ils se trouvèrent en face d'un temple brahmanique, ils crurent enfin avoir rencontré le but de leurs recherches et se prosternèrent avec respect devant les idoles indiennes.

Voici du reste comment les chroniques du temps racontent la chose :

L'église estoit bien de la grandeur d'un grand monastère, toute ouvragée de pierre de taille et couverte de tuyles, qui avoit semblant d'estre par dedans un fort bel édifice. Le capitaine général [Vasco de Gama] fut fort ayse de la veoir et luy fut avis *qu'il estoit entre les chrétiens*. Estant entré dedans avec le catoual, ils furent receus d'uns certains hommes, nudz de la ceinture en haut et au-dessoulz couverts d'un autre rebrassé et sans rien en la teste, avec un certain nombre de filets par dessus l'épaule gauche et mis par dessous l'épaule droite tout ainsi que les diacres portent l'estolle quand ils font l'office.

Il est impossible de mieux représenter le brahme¹ en tenue de prière, mais, grâce à l'idée préconçue, les Portugais croient être reçus par des prêtres catholiques. En effet ces prêtres leur offrent l'eau bénite et leur donnent l'encens.

Le récit continue et l'illusion s'affirme. Ils voient « force images peintes par les murailles ». Ces images ont quatre bras et des dents longues, donc ce sont des « diables ». Puis ils arrivent au sanctuaire qui est fort exactement décrit :

En une partie de ce clochier, y avoit une porte d'arain, par laquelle pouvoit entrer un homme, et montoit-on à ceste porte par un degré de pierre. Au-dedans de la chapelle qui estoit un peu obscure, il y avoit une image cachée dedans le mur, que noz gens découvrirent de dehors : car on ne les voulut pas laisser entrer dedans, leur faisant signe que personne ne pouvoit là entrer, sinon les *Cafres*, lesquels monstrant l'image nommoient sainte Marie.

L'erreur ici était d'autant plus facile que le temple était sans doute consacré à la vierge Maya, mère de Krishna. Ce nom de Maya a été aussi donné à la mère du bouddha Sakya-muni et les Latins avaient appelé Maïa la mère de Mercure.

Et voilà Vasco de Gama et ses compagnons très persuadés qu'ils se trouvaient enfin au milieu des peuples convertis jadis par l'apôtre saint Thomas.

Alors, pensant le capitaine qu'ainsi fut, il se mit à genoux et les nostres avec lui pour faire leur oraison.

1. Dans toute cette partie de l'ouvrage, cette forme ancienne de *brahmane* et ses variantes, la seule qu'emploie l'auteur, a été conservée. Le Bon emploie *brahmane*. Quant aux termes de la mythologie et de la toponymie, nous nous sommes contentés de les unifier, sans prétendre adopter tel ou tel parti de transcription.

Pourtant l'un d'eux, Jean da Saa, qui avait des doutes, s'écria tout en faisant sa prière :

Si cela est un diable, je n'entends toutefois adorer, si non un vrai Dieu.

Et pour compléter l'exactitude de la description, le narrateur raconte comment les sectateurs de Brahma, à leur tour, firent leurs dévotions...

... se jetèrent devant la chapelle inclinans la teste tout bas avec les mains jointes par-devant, et ce par trois fois, et après se levèrent et firent leur oraison tout debout.

Ainsi tous les caractères de la religion brahmanique sont on ne peut mieux déterminés, le temple, le costume, le rite, le nom de la divinité. Mais quand on a une idée fixe ! Il fallait trouver des chrétiens, à la rigueur les brahmes faisaient l'affaire. Dès le lendemain les mauvais traitements du roi de Calicut commencèrent à faire revenir les voyageurs de l'erreur où ils étaient tombés.

L'église de Tuticorin, sans être aussi caractérisée que le temple où Vasco fit sa prière, donne néanmoins une certaine impression brahmanique qui peut faire hésiter. L'intérieur, fort sombre, éclairé seulement par les portes ouvertes, rappelle les profondeurs noires des sanctuaires indiens. Le sol est couvert de sable fin, sur lequel les indigènes accroupis font leur prière, drapés dans leurs étoffes blanches. Dans l'ombre, au fond, l'autel tout doré resplendit et jette les éclats étranges des auréoles fouillées qui couvrent les têtes des triades indiennes.

Çà et là de petits enfants tout nus jouent sur le sable. Quelques-uns portent au bas du torse un sacré-cœur de Jésus en argent.

Les vaches qu'on pourrait croire sacrées, les chèvres à l'œil effronté entrent et sortent sans troubler aucunement les dévots qui prient. À l'angle d'un confessionnal, deux femmes du peuple chrétiennes, mais qu'on pourrait facilement prendre pour des bayadères, attendent le prêtre, qui ne tarde pas à se montrer, couvert d'une robe blanche, comme un adorateur du feu sacré.

La vue de cet ecclésiastique me donne l'idée d'aller à la cure, espérant trouver là des renseignements sur les curiosités du pays, s'il y en a.

On m'introduit sous une véranda fort agréable d'où la vue, passant à travers les grandes branches d'arbres séculaires, va se perdre sur la mer. Je suis reçu par un jeune prêtre des missions de Goa. Tout portugais qu'il se déclare, il est évidemment nubien. Son type est très régulier, ses yeux sont superbes, et la blancheur de sa soutane de calicot fait d'autant ressortir l'ébène de son teint.

Il est à remarquer que les métis portugais sont plus foncés que les Indiens du Deccan. Cela s'explique par ce fait que les Portugais ont surtout envahi les côtes du Malabar et ont eu, en somme, peu de relations avec les peuplades de race pure qui habitaient le centre de la presqu'île. Aussi les Indiens proprement dits se trouvent-ils dans la partie centrale que nous allons visiter, tandis que les populations de la cité ouest ont été refoulées ou absorbées par les Africains d'abord, puis dominées par les musulmans, et enfin transformées plus ou moins volontairement par les Portugais.

Par la même raison les beaux temples brahmaniques ne se rencontrent que dans le Deccan ; les conquérants installés sur la longue bande de terre qui borde la mer y ont détruit tous les monuments religieux de l'ancienne croyance.

Avant même que la terrible inquisition de Lisbonne vînt s'établir à Goa pour convertir les Indiens par les procédés pleins d'épouvante qui avaient converti les juifs du Portugal,

dès 1545, les persécutions avaient pour ainsi dire détruit le brahmanisme dans les provinces soumises. Souza faisait renverser toutes les pagodes des côtes du Malabar et égorgait ceux qui venaient pleurer sur les ruines de leurs temples. Nuno da Cunha faisait passer au fil de l'épée tous les habitants de l'île de Daman. Les peuples de Ceylan étaient traités avec la plus affreuse barbarie. Mais la difficulté des communications sauva les habitants du centre de l'Inde de ces atteintes à la foi de leurs ancêtres.

La douce figure du prêtre qui me parle fait un singulier contraste avec les souvenirs historiques que son titre de missionnaire de Goa a rappelés à mon esprit. Quant aux renseignements que je lui demande, il ne peut me les donner pour deux raisons : la première, c'est qu'il ne comprend pas ce que je dis, et la seconde c'est que je n'entends rien à ce qu'il me répond. En effet le noir abbé ne parle qu'indien.

Mais il me fait conduire à l'autre bout de la ville, chez des missionnaires français et italiens, et là je retrouve *le Père*. Tout ce que je puis apprendre en fait de particularité locale, c'est l'histoire d'un prophète religieux qui mourut en 1848 après avoir créé dans les environs une véritable secte.

Muttukutti, c'est son nom, vivait près du cap Comorin, dans le gouvernement de Travancore, dont le rajah, par parenthèse, est de *caste* voleur. Il déclara être une incarnation de Dieu ; sa religion se composait d'un peu de culte démoniaque, d'un peu de brahmanisme et d'un peu de christianisme. À force de faire des miracles, il fit fortune. Ses disciples étaient nombreux, et sa situation sociale lui permit d'avoir six femmes. Encore maintenant son culte s'observe dans certains villages et se célèbre par des chants et des danses. Il avait la spécialité de guérir du choléra, qu'il traitait par les danses religieuses, système de médication qui lui réussit plus d'une fois. Rien ne manqua à sa gloire, car il fut souvent mis en prison.

Après avoir causé avec les missionnaires et pris congé du *Père*, je vais à l'aventure à travers la ville ou plutôt à travers les successions de cabanes alignées qui forment des rues remplies d'un sable épais.

Les maisons sont en pisé peint en blanc ou en jaune et sont recouvertes de feuilles de latanier, tantôt superposées comme des tuiles en forme d'éventails, tantôt serrées en épaisse fourrure de feuilles sèches.

Çà et là, de maigres vergers de palmiers n'arrivent pas à effacer la tristesse générale du paysage. On sent que le désert est au bout de chaque rue. La population, à peine couverte de quelques étoffes, a un aspect morose. Les hommes ont un air sauvage, les enfants au ventre ballonné paraissent malades, et les femmes seules, bien drapées dans leurs indiennes sombres ont des types d'une réelle beauté.

J'arrive à un quartier dont toutes les maisons sont rayées verticalement de rouge et de blanc. C'est le faubourg sacré ; c'est là que les brahmes habitent avec leurs familles ; c'est là que sont les temples. Mais il est difficile de les découvrir. Pourtant une vaste grange également rayée rouge et blanc attire mon attention ; c'est justement le temple de Shiva. À côté, un autre temple un peu plus soigné est consacré à Poulnar, nom populaire de Ganesha à tête d'éléphant. Ce dieu d'ordre secondaire est décidément le favori des Hindous, sa statue soigneusement arrosée d'huile se rencontre aux carrefours des chemins, et ses chapelles sont bien plus nombreuses que celles des autres dieux. Le mythe de Ganesha est assez difficile à définir. L'important pour ses adorateurs est de savoir à quoi *il sert*, et l'on m'apprend qu'il donne la sagesse et par conséquent fait réussir les entreprises commerciales et agricoles.

Du seuil de la porte je vois dans l'intérieur les statues en bois de Garouda à tête d'oiseau et d'Hanouman à tête de singe. Ces images sont promenées dans les processions.

Je me risque à pénétrer dans le temple, mais aussitôt les habitants, qui jusque-là s'étaient tenus parfaitement tranquilles, se précipitent sur moi et m'interdisent de faire un pas de plus. Les vieillards me font comprendre poliment et en exprimant quelques regrets que leur religion n'autorise pas l'entrée des étrangers dans les lieux sacrés ; les hommes de quarante ans m'expliquent que même le gouvernement de la reine d'Angleterre ne pourrait pas imposer la visite d'un infidèle ; et les jeunes gens aux gestes véhéments, aux regards furibonds, me déclarent d'un accent plein de colère que si j'insiste, ils me tueront immédiatement.

Je n'insiste pas.

À mesure que je m'éloigne, le groupe de brahmes forme la haie entre le temple et moi pour être prêt à s'opposer à toute tentative d'invasion.

Par prudence je me retire en marchant à reculons, bien persuadé, du reste, que si je ne commets aucune imprudence, je ne cours absolument aucun danger. Les Européens, s'ils respectent les croyances des indigènes, sont eux-mêmes toujours respectés.

Un dernier regard jeté sur les granges qui servent de temples me fait découvrir, au centre des monuments, les dômes des sanctuaires construits en ciment et d'une ornementation assez riche.

Ayant si mal réussi dans mes investigations du côté du brahmanisme, je me rejette du côté du bouddhisme et je vais au bureau de police. On m'a dit que dans la cour de cet établissement on pouvait admirer un fort beau bouddha en pierre dure.

La cour est vide. Je m'attendais à trouver la statue sur un socle et je ne vois d'intéressant que les cages dans lesquelles on expose les prisonniers aux regards du public. Les cages sont inhabitées. Ici, comme en Chine, comme à Saïgon, la punition des délinquants consiste à être vus par les populations.

Arrive le commissaire de police. Il parle anglais et je lui explique l'objet de ma visite.

– Le Bouddha ? s'écrie-t-il en riant, il est là en pénitence.

Et il me montre dans un coin obscur, tout auprès d'un tas de fumier, un splendide bloc de granit, sculpté à la plus belle époque artistique.

– Ce dieu est un malfaiteur, ajoute le commissaire. C'est un fauteur de discordes, un organisateur d'émeutes. Et c'est pour cela qu'on l'a mis au poste. Il a été trouvé à six milles d'ici ; on avait pensé qu'il ferait fort bien l'ornement d'une des places de Tuticorin. Aussi lui fit-on dans le quartier catholique un beau piédestal. Mais lorsque les prêtres chrétiens surent qu'il s'agissait d'ériger une idole indienne, ils s'y opposèrent, et comme on passa outre, l'idole fut renversée pendant la nuit. Trois fois on la replaça et trois fois elle fut mise à terre. La population chrétienne commençait à s'exaspérer. Alors on prit le parti de démolir le piédestal et de le transporter dans le quartier brahmanique. Mais ce fut bien pis. Les adorateurs de Poulнар firent des démonstrations contre l'érection du dieu. Et pour couper court à toute cette surexcitation religieuse, le Bouddha fut mis en prison.

– Pauvre Bouddha ! m'écriai-je.

– Ne le plaignez pas trop. Il est réclamé par les archéologues de Madras, et après une existence mouvementée il trouvera son paradis dans un beau musée.

J'ai juste le temps de déjeuner – si c'est possible – et de prendre le train, déjà manqué la veille. Je remercie le commissaire de ses explications et je cours à l'hôtel, où je retrouve Régamey.

Il n'a pas perdu son temps et me montre un superbe dessin, un vrai tableau, représentant des femmes indiennes puisant l'eau d'une fontaine, et une vigoureuse aquarelle : frères quêteurs, indigènes. Les femmes sont charmantes, les quêteurs effrayants. Les femmes, au type régulier et fin, drapées comme

des statues archaïques, couvertes de bijoux, recueillent dans des vases d'airain l'eau qu'elles retirent de la fontaine. Les quêteurs, armés d'un tronc qu'ornent à la fois un cadenas et une image sainte, s'avancent d'un pas incertain, car l'un d'eux est aveugle ; leur type de derviche hurleur jure avec leur dalmatique blanche et leur camail d'évêque. Ces fakirs déguisés en prêtres font un singulier contraste avec ces femmes aux formes pures qui nous font souvenir que nous sommes au pays des perles et des bayadères à l'œil profond.

À la gare, le train pour partir n'attend plus que nous. Oui, c'est heureusement comme cela que les choses se passent. Nous avons envoyé nos bagages d'avance, et ces malles sans voyageurs avaient fait supposer que quelqu'un manquait au convoi.

Charmants, comme on voit, les employés ; mais quels types étranges, quels turbans invraisemblables, quels torsos nus recouverts de bandes blanches horizontales ou verticales, quelles draperies multicolores, et quelle démarche solennelle ! Tous grands prêtres. Ils se promènent d'un bout du train à l'autre avec nos colis sur la tête, cherchant un wagon propice. Et, n'en trouvant pas, ils recommencent leurs allées et venues. Il y a sans doute longtemps que ces manœuvres durent, et cela peut durer encore longtemps car, renseignement pris, il n'y a place ni pour nous ni pour nos malles.

Le wagon des bagages n'existe pas, et tous les compartiments sont bondés de voyageurs. Chose singulière, les Indiens voyagent beaucoup. Que faire ?

Une tête amie apparaît à la portière d'une voiture.

— Wagon réservé pour *vous* ! nous crie le secrétaire du gouverneur de Ceylan.

Nous sommes sauvés ! Nous, nos bagages, tout se case. Les employés cessent leur mouvement perpétuel de va-et-vient le long du train. Tous graves, dans des poses hiératiques, attendent le départ.

Mais un homme s'agite encore. Il marche rapide, d'un

pas fiévreux tout le long des voitures ; son duster gris clair en forme de soutane flotte au vent ; son panama aux larges ailes s'agite éperdu, le vaste turban blanc qu'il y a superposé se termine en longues écharpes qui s'élèvent comme les ailes du chapeau de Mercure. C'est *le Père*, qui ne trouve point de place. Nous lui offrons l'hospitalité et le train part.

Le pays parcouru d'abord est absolument désolé. Quelques arbres rabougris et comme tondus par le vent de la mer, de rares lataniers qui persistent à se tenir droits, et puis des plaines stériles à perte de vue. Où sont les forêts étonnantes de l'île de Ceylan ?

Pourtant la contrée paraît de mieux en mieux cultivée et finit par ressembler à la Provence, seulement ce ne sont pas les mêmes plantes dans les deux pays : ici les gommiers remplacent les oliviers, le sorgho tient lieu de blé, et en guise de luzernes on a les cotonniers.

Aux stations je vois des femmes jaunes, ce qui m'intéresse d'autant plus que jusqu'à présent j'ai vainement cherché le groupe humain que les anthropologues ont désigné sous le nom de *race jaune*. J'ai vu les Japonais blancs ou bistrés, les Chinois pâles ou gris, les Malais couleur sépia, les Cingalais bruns, les Malabars noirs, les Indiens bronzés. L'homme jaune ne m'était pas encore apparu. Oui, mais je fais une observation : c'est que ces femmes n'ont que la figure jaune ; serait-ce la jaunisse ? C'est du fard, me dit-on, du fard couleur safran ! Allons, tous les goûts sont dans la nature.

Le train passe quelquefois assez près de monuments bien étranges. Dans les champs, et généralement abrités par des arbres, sont des groupes d'animaux énormes fabriqués en terre cuite, par quel procédé ? c'est à savoir ; des avenues d'éléphants, de tigres, de chevaux grandeur naturelle.

À Sattur j'entrevois des temples hindous aux enceintes rayées rouge et blanc. Les cours intérieures sont plantées d'arbres dont la verdure accompagne admirablement

l'architecture de ces vieux monuments ; les larges feuilles des bananiers viennent zébrer de hachures harmonieuses les colonnades de pierre. J'admire l'attitude consciencieuse des gardiens de la ligne. Dans ce pays où tout métier représente une caste, où, pour avoir des employés dans les maisons de banque, il a fallu créer la caste des teneurs de livres et celle des caissiers, chacune reconnaissable à la coiffure spéciale que portent ses membres, dans l'Inde, dis-je, il a fallu forcément, pour pouvoir exploiter les chemins de fer, inventer la caste des aiguilleurs, providence à trois francs par jour, comme disait Gustave Nadaud. Cette nouvelle classe religieuse a dû prendre pour patron quelque dieu de l'Olympe védique, peut-être Skanda, l'Apollon au char lumineux, ou Vishnou Waganon monté sur sa voiture de flammes. Et l'aiguilleur, campé devant le train, accomplit le rite avec conviction, avec le sentiment ému et recueilli d'un prêtre illuminé par les pénitences et qui va voir passer le « dieu ». La toilette sacrée a été soigneusement faite ; son turban aux plis savants est irréprochable, sa *chenti* drapée autour des reins, suivant les prescriptions, se termine sur le devant par les bouts flottants que l'être de fer et de feu agitera de son souffle. Les deux drapeaux symboliques, l'un blanc qui veut dire « attention », l'autre rouge qui signifie « arrêtez », sont soigneusement enroulés autour de leur bâton et portés verticalement dans la main gauche.

Le dieu a crié au loin ; il apparaît d'abord comme une mouche, puis il grossit, roule comme un serpent, s'avance comme la flèche. L'homme alors se pose de biais au pied du poteau qui porte la foudre, il étend le bras droit devant l'être terrible qui passe rapide comme Vayu, avec un bruit de tonnerre. Le rite est accompli. Grâce à ce geste fatidique, tout un peuple, que le dieu portait dans ses flancs, a traversé l'espace, et c'est ce simple adorateur qui l'a lancé vers les régions inconnues.

Voilà bien un des exemples de ce que peut la créature la

plus infime ! Quelle impression doit ressentir cet homme au moment où il mesure sa puissance, où il sent peser sur sa tête la responsabilité de tout un Olympe !

Sa femme, accroupie dans sa cahute à chèvre, ne voit pas sans effroi ces scènes pleines d'épouvante, et ses enfants, trop jeunes encore, cherchent à comprendre le sens de toutes ces choses étranges.

Le paysage s'anime. Les cultures se resserrent. Les bois sacrés avec leurs idoles deviennent plus fréquents. J'aperçois sur la gauche, dans une enceinte, une immense statue monolithe debout à côté d'un petit monument rectangulaire, le tout ombragé de grands arbres ; à droite, sur une terrasse, un groupe de gros chevaux en terre cuite ; plus loin, une série de pierres plantées, les unes brutes, les autres grossièrement travaillées. L'horizon s'élève et s'agrandit ; d'un côté, de grandes montagnes tourmentées se développent au loin dans la brume comme des amoncellements de nuages ; de l'autre, plusieurs plans de rochers découpés en dents de scie reproduisent indéfiniment les mêmes silhouettes ; et comme les uns sont éclairés et les autres non, il semble qu'une des chaînes soit l'ombre de l'autre.

À mesure qu'on s'approche de Madurai, la contrée devient plus boisée. Il y a de fort beaux groupes de palmiers, de cocotiers élégants et d'énormes ficus aux branches contournées. Toute cette végétation est parsemée de petits temples ioniques tout blancs, d'autels sacrés et d'idoles noircies par l'huile et toutes luisantes. Les rivières courent sous les arbres. Tout est riche, plantureux et frais, inspiré, sanctifié. On sent que c'est un pays où les dieux viennent souvent, comme sous les ombrages de la Grèce antique. À Tiruparrangunram, sur un vaste rocher, sont semés des dais de pierre dont les colonnes laissent entrevoir des bœufs de marbre noir ou des cavaliers de granit aux larges coiffures. Au centre d'un étang sacré entouré de degrés de marbre, un petit édicule carré contient

une idole qui se mire dans l'eau brillante. Sur les bords, un grand pylône sombre précède un temple. Les dieux sont partout : ils habitent la forêt comme le village. Ici l'homme ne peut faire un pas sans se trouver en face d'un mystère.

Enfin on aperçoit au-dessus des cocotiers les hautes tours sacrées de Madurai. Nous sommes arrivés à un des points les plus intéressants du voyage.